

L'onde sort du gosier de différents reptiles.  
 Là sifflent les lézards, germain des crocodiles :  
 Et la mainte tortue, apportant sa maison,  
 Allonge en vain le cou pour sortir de prison.  
 Enfin, par une allée aussi large que belle,  
 On descend vers deux mers d'une forme nouvelle.  
 L'une est un rond à pans<sup>1</sup>, l'autre est un long canal,  
 Miroirs où l'on n'a point épargné le cristal<sup>2</sup>.  
 Au milieu du premier, Phébus, sortant de l'onde,  
 A quitté de Téthys la demeure profonde.  
 En rayons infinis l'eau sort de son flambeau ;  
 On voit presque en vapeur se résoudre cette eau.  
 Telle la chaux exhale une blanche fumée.  
 D'atomes de cristal une nue est formée :  
 Et lorsque le Soleil se trouve vis-à-vis,  
 Son éclat l'enrichit des couleurs de l'iris.  
 Les coursiers de ce dieu, commençant leur carrière,  
 A peine ont hors de l'eau la croupe tout entière :  
 Cependant on les voit impatients du frein ;  
 Ils forment la rosée en secouant leur crin.  
 Phébus quitte à regret ces humides demeures :  
 Il se plaint à Téthys de la hâte des Heures.  
 Elles poussent son char par leurs mains préparé,  
 Et disent que le Somme en sa grotte est rentré.  
 Cette figure à pans d'une place est suivie<sup>3</sup>.  
 Mainte allée en étoile, à son centre aboutie,  
 Mène aux extrémités de ce vaste pourpris.  
 De tant d'objets divers les regards sont surpris.  
 Par sentiers alignés l'œil va de part et d'autre :  
 Tout chemin est allée au royaume du Nostre<sup>4</sup>.  
 Muses, n'oublions pas à parler du canal.  
 Cherchons des mots choisis pour peindre son cristal.  
 Qu'il soit pur, transparent ; que cette onde argentée  
 Loge en son moite sein la blanche Galatée.  
 Jamais on n'a trouvé ses rives sans zéphyrs :  
 Flore s'y rafraîchit au vent de leurs soupirs.  
 Les nymphes d'alentour souvent dans les nuits sombres

<sup>1</sup> Le bassin d'Apollon, qui est vis-à-vis celui de Latone, à l'autre extrémité de l'allée Verte ou allée Royale.

<sup>2</sup> Le grand canal, qui est immédiatement après le bassin d'Apollon : il a la forme d'une croix.

<sup>3</sup> Dans le bassin d'Apollon on voit aujourd'hui ce dieu représenté en bronze, tiré par quatre coursiers, et environné de tritons, de baleines et de dauphins. Quoique ce bassin ait été refait en partie en 1737 et en 1738, cependant dès l'an 1674 ce groupe figurait les mêmes choses, ainsi que le prouve la Description sommaire du château de Versailles par Felibien, Paris, 1674, in-12, p. 86. Il paraît que lorsque la Fontaine écrivait, c'est-à-dire cinq ou six ans avant la publication de l'ouvrage de Felibien, ce groupe était tout différent, puisque notre auteur ne parle ni de tritons, ni de baleines, ni de dauphins ; mais de Téthys et des Heures qui poussent le char du dieu.

<sup>4</sup> André le Nostre, contrôleur général des bâtiments du roi, arts et manufactures de France, et chevalier de Saint-Michel, était né à Paris, en 1615, d'un père qui était chargé du soin du jardin des Tuileries. André le Nostre avait environ quarante ans lorsque Fouquet lui donna occasion de développer son génie pour les jardins d'apparat dans la construction de ceux de Vaux-le-Vicomte. Louis XIV, qui distingua son mérite, le fit travailler à Versailles, à Saint-Germain, à Trianon, à Clugny, à Marly. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans, étant mort au mois de septembre de l'an 1700.

S'y vont baigner en troupe à la faveur des ombres.  
 Les lieux que j'ai dépeints, le canal, le rond-d'eau,  
 Par terre d'un dessin agréable et nouveau,  
 Amphithéâtres, jets, tous au palais répondent,  
 Sans que de tant d'objets les beautés se confondent.  
 Heureux ceux de qui l'art a ces traits inventés !  
 On ne connaissait point autrefois ces beautés.  
 Tous parcs étaient vergers du temps de nos ancêtres ;  
 Tous vergers sont fait parcs : le savoir de ces maîtres  
 Change en jardins royaux ceux des simples bourgeois,  
 Comme en jardins des dieux il change ceux des rois.  
 Que ce qu'ils ont planté dure mille ans encore !  
 Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on chérira Flore,  
 Les nymphes des jardins loueront incessamment  
 Cet art qui les savait loger si richement.

Polyphile et ensuite ses trois amis prirent là-dessus occasion de parler de l'intelligence qui est l'âme de ces merveilles, et qui fait agir tant de mains savantes pour la satisfaction du monarque. Je ne rapporterai point les louanges qu'on lui donna ; elles furent grandes, et par conséquent ne lui plairaient pas. Les qualités sur lesquelles nos quatre amis s'étendirent furent sa fidélité et son zèle. On remarqua que c'est un génie qui s'applique à tout, et ne se relâche jamais. Ses principaux soins sont de travailler pour la gloire de son maître ; mais il ne croit pas que le reste soit indigne de l'occuper. Rien de ce qui regarde Jupiter n'est au-dessous des ministres de sa puissance.

Nos quatre amis, étant convenus de toutes ces choses, allèrent ensuite voir le salon et la galerie qui sont demeurés debout après la fête qui a été tant vantée. On a jugé à propos de les conserver, afin d'en bâtir de plus durables sur le modèle. Tout le monde a ouï parler des merveilles de cette fête, des palais devenus jardins, et des jardins devenus palais ; de la soudaineté avec laquelle on a créé, s'il faut ainsi dire, ces choses, et qui rendra les enchantements croyables à l'avenir. Il n'y a point de peuple en Europe que la renommée n'ait entretenu de la magnificence de ce spectacle. Quelques personnes en ont fait la description avec beaucoup d'élégance et d'exactitude<sup>1</sup> ; c'est pourquoi je ne

<sup>1</sup> Vieux mot qui est si clair et si expressif qu'il n'a pas besoin d'être expliqué. On le rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs.

<sup>2</sup> Ces fêtes célèbres commencèrent le 7 mai 1664, et continuèrent sept jours de suite. On en trouve une description très-détaillée dans presque toutes les éditions de Molière, à la suite de la pièce intitulée la Princesse d'Élide, composée pour cette

m'arrêterai point en cet endroit : je dirai seulement que nos quatre amis s'assirent sur le gazon qui borde un ruisseau, ou plutôt une goulotte<sup>1</sup>, dont cette galerie est ornée. Les feuillages qui la couvraient, étant déjà secs et rompus en beaucoup d'endroits, laissaient entrer assez de lumière pour faire que Polyphile lût aisément : il commença donc de cette sorte le récit des malheurs de son héroïne.

\*\*\*\*\*

### LIVRE SECOND.

La criminelle Psyché n'eut pas l'assurance de dire un mot. Elle se pouvait jeter à genoux devant son mari ; elle lui pouvait conter comme la chose s'était passée, et si elle n'eût justifié entièrement son dessein, elle en aurait du moins rejeté la faute sur ses deux sœurs : en tout cas elle pouvait demander pardon, prosternée aux pieds de l'Amour, les lui embrassant avec des marques de repentir, et les lui mouillant de ses larmes. Il y avait outre cela un parti à prendre : c'était de relever le poignard par la pointe, et le présenter à son mari, en lui découvrant son sein, et en l'invitant de percer un cœur qui s'était révolté contre lui. L'étonnement et sa conscience lui ôtèrent l'usage de la parole et celui des sens : elle demeura immobile ; et, baissant les yeux, elle attendit avec des trances mortelles sa destinée.

Cupidon, outré de colère, ne sentit pas la moitié du mal que la goutte d'huile lui aurait fait dans un autre temps. Il jeta quelques regards foudroyants sur la malheureuse Psyché ; puis, sans lui faire seulement la grâce de lui reprocher son crime, ce dieu s'envola, et le palais disparut. Plus de nymphes, plus de zé-

circonstance. Louis XIV avait fait venir exprès d'Italie l'architecte Vigarani, quoiqu'il fût âgé de soixante-seize ans. Il dirigea ces fêtes sous les ordres du duc de Saint-Aignan, alors premier gentilhomme de la chambre.

<sup>1</sup> Le grand Dictionnaire des Arts de Furetière, 1696, in-folio, explique le mot goulotte de la manière suivante : « Petit canal taillé sur des tablettes de pierre ou de marbre, que l'on pose en pente pour le jet des eaux. De petits bassins en coquille interrompent ce canal d'espace en espace, et de ces bassins l'eau sort par bouillons ou par des chutes dans des cascades et autres endroits. »

phys : la pauvre épouse se trouva seule sur le rocher, demi-morte, pâle, tremblante, et tellement possédée de son excessive douleur, qu'elle demeura long-temps les yeux attachés à terre sans se connaître, et sans prendre garde qu'elle était nue. Ses habits de fille étaient à ses pieds : elle avait les yeux dessus, et ne les apercevait pas.

Cependant l'Amour était demeuré dans l'air, afin de voir à quelles extrémités son épouse serait réduite, ne voulant pas qu'elle se portât à aucune violence contre sa vie ; soit que le courroux du dieu n'eût pas éteint tout à fait en lui la compassion, soit qu'il réservât Psyché à de longues peines, et à quelque chose de plus cruel que de se tuer soi-même. Il la vit tomber évanouie sur la roche dure : cela le toucha, mais non jusqu'au point de l'obliger à ne se plus souvenir de la faute de son épouse.

Psyché ne revint à soi de long-temps après. La première pensée qu'elle eut, ce fut de courir à un précipice. Là, considérant les abîmes, leur profondeur, les pointes des rocs toutes prêtes à la mettre en pièces, et levant quelquefois les yeux vers la Lune, qui l'éclairait : Sœur du Soleil, lui dit-elle, que l'horreur du crime ne t'empêche pas de me regarder : sois témoin du désespoir d'une malheureuse ; et fais-moi la grâce de raconter à celui que j'ai offensé les circonstances de mon trépas, mais ne les raconte point aux personnes dont je tiens le jour. Tu vois dans ta course des misérables : dis-moi, y en a-t-il un de qui l'infortune ne soit légère au prix de la mienne ? Rochers élevés, qui serviez naguère de fondements à un palais dont j'étais maîtresse, qui aurait dit que la nature vous eût formés pour me servir maintenant à un usage si différent ?

A ces mots, elle regarda encore le précipice ; et en même temps la mort se montra à elle sous la forme la plus affreuse. Plusieurs fois elle voulut s'élançer, plusieurs fois aussi un sentiment naturel l'en empêcha. Quelles sont, dit-elle, mes destinées ! J'ai quelque beauté, je suis jeune ; il n'y a qu'un moment que je possédais le plus agréable de tous les dieux, et je vas mourir ! Je me vas moi-même donner la mort ! Faut-il que l'aurore ne se lève plus pour Psyché ! Quoi ! voilà les derniers instants qui me sont donnés par les Parques ! Encore si ma nourrice

me fermait les yeux ! si je n'étais point privée de la sépulture !

Ces irrésolutions et ces retours vers la vie , qui font la peine de ceux qui meurent , et dont les plus désespérés ne sont pas exempts , entretenrent un cruel combat dans le cœur de notre héroïne. Douce lumière , s'écria-t-elle , qu'il est difficile de te quitter ! Hélas ! en quels lieux irai-je quand je me serai bannie moi-même de ta présence ? Charitables filles d'enfer , aidez-moi à rompre les nœuds qui m'attachent ; venez , venez me représenter ce que j'ai perdu.

Alors elle se recueillit en elle-même ; et l'image de son malheur , étouffant enfin ce reste d'amour pour la vie , l'obligea de s'élançer avec tant de promptitude et de violence , que le Zéphyre , qui l'observait , et qui avait ordre de l'enlever quand le comble du désespoir l'aurait amenée à ce point , n'eut presque pas le loisir d'y apporter le remède. Psyché n'était plus , s'il eût attendu encore un moment. Il la retira du gouffre , et lui faisant prendre un autre chemin dans les airs que celui qu'elle avait choisi , il l'éloigna de ces lieux funestes , et l'alla poser avec ses habits sur le bord d'un fleuve dont la rive , extraordinairement haute et fort escarpée , pouvait passer pour un précipice encore plus horrible que le premier.

C'est l'ordinaire des malheureux d'interpréter toutes choses sinistrement. Psyché se mit en l'esprit que son époux , outré de ressentiment , ne l'avait fait transporter sur le bord d'un fleuve qu'afin qu'elle se noyât ; ce genre de mort étant plus capable de le satisfaire que l'autre , parce qu'il était plus lent , et par conséquent plus cruel : peut-être même ne fallait-il pas qu'elle souillât de sang ces rochers. Savait-elle si son mari ne les avait point destinés à un usage tout opposé ? Ce pouvait être une retraite amoureuse , où l'infant de Cypre , craignant sa mère , logeait secrètement ses maîtresses , comme il y avait logé son épouse ; car le lieu était écarté et inaccessible : ainsi elle aurait commis un sacrilège , si elle avait fait servir à son désespoir ce qui ne servait qu'aux plaisirs.

Voilà comme raisonnait la pauvre Psyché , ingénieuse à se procurer du mal , mais bien éloignée de l'intention qu'avait eue l'Amour , à qui cet endroit où la belle se trouvait alors était

venu fortuitement dans l'esprit , ou qui peut-être l'avait laissé à la discrétion du Zéphyre. Il voulait la faire souffrir ; tant s'en faut qu'il exigeât d'elle une mort si prompte. Dans cette pensée , il défendit au Zéphyre de la quitter , pour quelque occasion que ce fût , quand même Flore lui aurait donné un rendez-vous , tant que cette première violence eût jeté son feu.

Je me suis étonné cent fois comme le Zéphyre n'en devint pas amoureux. Il est vrai que Flore a bien du mérite : puis de courir sur les pas d'un maître , et d'un maître comme l'Amour , c'eût été à lui une perfidie trop grande , et même inutile.

Le Zéphyre ayant donc l'œil incessamment sur Psyché , et lui voyant regarder le fleuve d'une manière toute pitoyable <sup>1</sup> , il se douta de quelque nouvelle pensée de désespoir ; et , pour n'être pas surpris encore une fois , il en avertit aussitôt le dieu de ce fleuve , qui , de bonne fortune , tenait sa cour à deux pas de là , et qui avait alors auprès de lui la meilleure partie de ses nymphes.

Ce dieu était d'un tempérament froid , et ne se souciait pas beaucoup d'obliger la belle ni son mari. Néanmoins , la crainte qu'il eut que les poètes ne le diffamassent si la première beauté du monde , fille de roi , et femme d'un dieu , se noyait chez lui , et ne l'appelassent frère du Styx ; cette crainte , dis-je , l'obligea de commander à ses nymphes qu'elles recueillissent Psyché , et qu'elles la portassent vers l'autre rive , qui était moins haute et plus agréable que celle-là , près de quelque habitation. Les nymphes lui obéirent avec beaucoup de plaisir. Elles se rendirent toutes à l'endroit où était la belle , et se cachèrent sous le rivage.

Psyché faisait alors des réflexions sur son aventure , ne sachant que conjecturer du dessein de son mari , ni à quelle mort se résoudre. A la fin , tirant de son cœur un profond soupir : Eh bien ! dit-elle , je finirai ma vie dans les eaux : veuillent seulement les destins que ce supplice soit agréable ! Aussitôt elle se précipita dans le fleuve , bien étonnée de se voir incontinent entre les bras de Cymodocé et de la gentille Nais. Ce fut la plus heureuse rencontre du

<sup>1</sup> D'une manière qui excitait la compassion ou la pitié.

monde. Ces deux nymphes ne faisaient presque que de la quitter : car l'Amour en avait choisi de toutes les sortes et dans tous les chœurs pour servir de filles d'honneur à notre héroïne , pendant le temps bienheureux où elle avait part aux affections et à la fortune d'un dieu.

Cette rencontre , qui devait du moins lui apporter quelque consolation , ne lui apporta au contraire que du déplaisir. Comment se résoudre sans mourir à paraître ainsi malheureuse et abandonnée devant celles qui la servaient il n'y avait pas plus d'une heure ? Telle est la folie de l'esprit humain : les personnes nouvellement déchues de quelque état florissant furent les gens qui les connaissent , avec plus de soin qu'elles n'évitent les étrangers , et préfèrent souvent la mort au service qu'on leur peut rendre. Nous supportons le malheur , et ne saurions supporter la honte.

Je ne vous assurerai pas si ce fleuve avait des tritons , et ne sais pas bien si c'est la coutume des fleuves que d'en avoir. Ce que je vous puis assurer , c'est qu'aucun triton n'approcha de notre héroïne : les seules naïades eurent cet honneur. Elles se pressaient si fort autour de la belle , que malaisément un triton y eût trouvé place. Nais et Cymodocé la tenaient entre leurs bras , tandis que d'abattement et de lassitude elle se laissait aller la tête languissamment , tantôt sur l'une , tantôt sur l'autre , arrosant leur sein tour à tour avec ses larmes.

Aussitôt qu'elle fut à bord , ces deux nymphes , qui avaient été du nombre de ses favorites , comme prudentes et discrètes entre toutes les nymphes du monde , firent signe à leurs compagnes de se retirer ; et , ne diminuant rien du respect avec lequel elles la servaient pendant sa fortune , elles prirent ses habits des mains du Zéphyre , qui se retira aussi , et demandèrent à Psyché si elle ne voulait pas bien qu'elles eussent l'honneur de l'habiller encore une fois. Psyché se jeta à leurs pieds pour toute réponse , et les leur baisa.

Cet abaissement excessif leur causa beaucoup de confusion et de pitié. L'Amour même en fut touché plus que de pas une chose qui fût arrivée à notre héroïne depuis sa disgrâce. Il ne l'avait point quittée de vue , recevant quelque satisfaction à l'aspect du mal qu'elle se faisait ;

car cela ne pouvait partir que d'un bon principe. Cupidon goûtait dans les airs ce cruel plaisir. Le battement de ses ailes obligea Nais et Cymodocé de tourner la tête : elles aperçurent le dieu ; et , par considération tout au moins autant que par respect , mais principalement pour faire plaisir à la belle , elles se retirèrent à leur tour.

Eh bien ! Psyché , dit l'Amour , que te semble de ta fortune ? Est-ce impunément que l'on veut tuer le maître des dieux ? Il te tardait que tu te fusses détruite : te voilà contente. Tu sais comme je suis fait ; tu m'as vu : mais de quoi cela te peut-il servir ? Je t'avertis que tu n'es plus mon épouse.

Jusqu'à là la pauvre Psyché l'avait écouté sans lever les yeux : à ce mot d'épouse elle dit : Hélas ! je suis bien éloignée de prendre cette qualité ; je n'ose seulement espérer que vous me recevrez pour esclave. Ni mon esclave non plus , reprit l'Amour ; c'est de ma mère que tu l'es ; je te donne à elle. Et garde-toi bien d'attenter contre ta vie ; je veux que tu souffres ; mais je ne veux pas que tu meures : tu en serais trop tôt quitte. Que si tu as dessein de m'obliger , venge-moi de tes deux démons de sœurs ; n'écoute ni considération du sang ni pitié ; sacrifie-les-moi. Adieu , Psyché : la brûlure que cette lampe m'a faite ne me permet pas de t'entretenir plus long-temps.

Ce fut bien là que l'affliction de notre héroïne reprit des forces. Exécrable lampe ! maudite lampe ! avoir brûlé un dieu si sensible et si délicat ! qui ne saurait rien endurer ! l'Amour ! Pleure , pleure , Psyché ; ne te repose ni jour ni nuit : cherche sur les monts et dans les vallées quelque herbe pour le guérir , et porte-la-lui. S'il ne s'était point tant pressé de me dire adieu , il verrait l'extrême douleur que son mal me fait , et ce lui serait un soulagement ; mais il est parti ! il est parti sans me laisser aucune espérance de le revoir !

Cependant l'aurore vint éclairer l'infortune de notre belle , et amena ce jour-là force nouveautés. Vénus , entre autres , fut avertie de ce qui était arrivé à Psyché. Et voyez comme les choses se rencontrent ! les médecins avaient ordonné à cette déesse de se baigner pour des chaleurs qui l'incommodaient. Elle prenait son

bain dès le point du jour, puis se recouchait. C'était dans ce fleuve qu'elle se baignait d'ordinaire, à cause de la qualité de ses eaux refroidissantes. Je pense même vous avoir dit que le dieu du fleuve en tenait un peu. Une oie babilarde qui savait ces choses, et qui, se trouvant cachée entre des glaieuls, avait vu Psyché arriver à bord, et avait entendu ensuite les reproches de son mari, ne manqua pas d'aller redire à Vénus l'aventure de point en point. Vénus ne perd point de temps; elle envoie des gens de tous les côtés, avec ordre de lui amener morte ou vive Psyché son esclave.

Il s'en fallut peu que ces gens ne la rencontrassent. Dès que son époux l'eut quittée, elle s'habilla, ou, pour mieux parler, elle jeta sur soi ses habits : c'étaient ceux qu'elle avait quittés en se mariant, habits lugubres et commandés par l'oracle, comme vous pouvez vous en souvenir. En cet état elle résolut d'aller par le monde, cherchant quelque herbe pour la brûlure de son mari, puis de le chercher lui-même. Elle n'eut pas marché une demi-heure, qu'elle crut apercevoir un peu de fumée qui sortait d'entre des arbres et des rochers. C'était l'habitation d'un pêcheur, située au penchant d'un mont où les chèvres mêmes avaient de la peine à monter. Ce mont, revêtu de chênes aussi vieux que lui, et tout plein de rocs, présentait aux yeux quelque chose d'effroyable, mais de charmant. Le caprice de la nature ayant creusé deux ou trois de ces rochers qui étaient voisins l'un de l'autre, et leur ayant fait des passages de communication et d'issue, l'industrie humaine avait achevé cet ouvrage, et en avait fait la demeure d'un bon vieillard et de deux jeunes bergères. Encore que Psyché, dans ces commencements, fût timide et appréhendât la moindre rencontre, si est-ce qu'elle avait besoin de s'enquérir en quelle contrée elle était, et si on ne savait point une composition, une racine, ou une herbe, pour la brûlure de son mari. Elle dressa donc ses pas vers le lieu où elle avait vu cette fumée, ne découvrant aucune habitation que celle-là, de quelque côté que sa vue se pût étendre. Il n'y avait point d'autre chemin pour y aller qu'un petit sentier tout bordé de ronces. De moyen de les détourner, elle n'en avait aucun; de façon qu'à chaque pas

les épines lui déchiraient son habit, quelquefois la peau, sans que d'abord elle le sentit : l'affliction suspendait en elle les autres douleurs. A la fin, son linge, qui était mouillé, le froid du matin, les épines, et la rosée, commencèrent à l'incommoder. Elle se tira d'entre ces halliers le mieux qu'elle put; puis un petit pré, dont l'herbe était encore aussi vierge que le jour qu'elle naquit, la mena jusque sur le bord d'un torrent. C'était un torrent et un abîme. Un nombre infini de sources s'y précipitaient par cascades du haut du mont, puis, roulant leurs eaux entre des rochers, formaient un gazonnement à peu près semblable à celui des catadupes du Nil.

Psyché, arrêtée tout court par cette barrière, et d'ailleurs extrêmement abattue tant de la douleur que du travail, et pour avoir passé sans dormir une nuit entière, se coucha sous des arbrisseaux que l'humidité du lieu rendait fort touffus. Ce fut ce qui la sauva.

Deux satellites de son ennemie arrivèrent un moment après en ce même endroit. La ravine les empêcha de passer outre : ils s'arrêtèrent quelque temps à la regarder avec un si grand péril pour Psyché, que l'un d'eux marcha sur sa robe; et, croyant la belle aussi loin de lui qu'elle en était près, il dit à son camarade : Nous cherchons ici inutilement; ce ne sauraient être que des oiseaux qui se réfugient dans ces lieux : nos compagnons seront plus heureux que nous, et je plains cette personne s'ils la rencontrent; car notre maîtresse n'est pas telle qu'on s'imagine : il semble à la voir que ce soit la douceur même; mais je vous la donne pour une femme vindicative, et aussi cruelle qu'il y en ait. On dit que Psyché lui dispute la prééminence des charmes : c'est justement le moyen de la rendre furieuse, et d'en faire une lionne à qui on a enlevé ses petits : sa concurrente fera fort bien de ne pas tomber entre ses mains.

Psyché entendit ces mots fort distinctement, et rendit grâces au hasard, qui, en lui donnant des frayeurs mortelles, lui donnait aussi un avis qui n'était nullement à négliger. De bonheur pour elle, ces gens partirent presque aussitôt. A peine elle en était revenue, que, sur l'autre bord de la ravine, un nouveau spectacle lui causa de l'étonnement. La vieillesse en propre

personne lui apparut chargée de filets, et en habit de pêcheur : les cheveux lui pendaient sur les épaules, et la barbe sur la ceinture. Un très-beau vieillard, et blanc comme un lis, mais non pas si frais, se disposait à passer. Son front était plein de rides, dont la plus jeune était presque aussi ancienne que le déluge. Aussi Psyché le prit pour Deucalion; et, se mettant à genoux : Père des humains, lui cria-t-elle, protégez-moi contre des ennemis qui me cherchent!

Le vieillard ne répondit rien : la force de l'enchantement le rendit muet. Il laissa tomber ses filets, s'oubliant soi-même aussi bien que s'il eût été dans son plus bel âge, oubliant aussi le danger où il se mettrait d'être rencontré par les ennemis de la belle, s'il allait la prendre sur l'autre bord. Il me semble que je vois les vieillards de Troie qui se préparent à la guerre en voyant Hélène. Celui-ci ne se souciait pas de périr, pourvu qu'il contribuât à la sûreté d'une malheureuse comme la nôtre. Le besoin pressant qu'on avait de son assistance lui fit remettre au premier loisir les exclamations ordinaires dans ces rencontres. Il passa du côté où était Psyché; et l'abordant de fort bonne grâce et avec respect, comme un homme qui savait faire autre chose que de tromper les poissons :

Belle princesse, dit-il, car à vos habits c'est le moins que vous puissiez être, réservez vos adorations pour les dieux. Je suis un mortel qui ne possède que ces filets, et quelques petites commodités dont j'ai meublé deux ou trois rochers sur le penchant du mont. Cette retraite est à vous aussi bien qu'à moi : je ne l'ai point achetée; c'est la nature qui l'a bâtie. Et ne craignez pas que vos ennemis vous y cherchent : s'il y a sur terre un lieu d'assurance contre les poursuites des hommes, c'est celui-là : je l'éprouve depuis longtemps.

Psyché accepta l'asile. Le vieillard la fit descendre dans la ravine, marchant devant elle, et lui enseignant à poser le pied, tantôt sur cet endroit-là, tantôt sur cet autre; non sans péril : mais la crainte donne du courage. Si Psyché n'eût point fui Vénus, elle n'aurait jamais osé faire ce qu'elle fit.

La difficulté fut de traverser le torrent qui coulait au fond. Il était large, creux et rapide.

Où es-tu, Zéphyre? s'écria Psyché. Mais plus de Zéphyre : l'Amour lui avait donné congé, sur l'assurance que notre héroïne n'oserait attenter contre elle, puisqu'il le lui avait défendu, ni faire chose qui lui déplût. En effet, elle n'avait garde. Un pont portatif que le vieillard tirait après soi sitôt qu'il était passé, suppléa à ce défaut. C'était un tronc à demi pourri, avec deux bâtons de saule pour garde-fous. Ce tronc se posait sur deux gros cailloux qui servaient de bordages à l'eau en cet endroit-là. Psyché passa donc, et n'eut pas plus de peine à remonter qu'elle n'en avait eu à descendre.

De nouveaux obstacles se présentèrent. Il fallait encore grimper, et grimper par dedans un bois si touffu, que l'ombre éternelle n'est pas plus noire. Psyché suivait le vieillard, et le tenait par l'habit. Après bien des peines, ils arrivèrent à une petite esplanade assez découverte, et employée à divers offices; c'étaient les jardins, la cour principale, les avant-cours, et les avenues de cette demeure. Elle fournissait des fleurs à son maître, un peu de fruits, et d'autres richesses du jardinage.

De là ils montèrent à l'habitation du vieillard par des degrés et par des perrons qui n'avaient point eu d'autre architecte que la nature : aussi tenaient-ils un peu du toscan, pour en dire la vérité. Ce palais n'avait pour toit que cinq ou six arbres d'une prodigieuse hauteur, dont les racines cherchaient passage entre les voûtes de ces rochers.

Là deux jeunes bergères assises voyaient paître à dix pas d'elles cinq ou six chèvres, et filaient de si bonne grâce, que Psyché ne se put tenir de les admirer. Elles avaient assez de beauté pour ne se pas voir méprisées par la concurrente de Vénus. La plus jeune approchait de quatorze ans, l'autre en avait seize. Elles saluèrent notre héroïne d'un air naïf, et pourtant fort spirituel, quoiqu'un peu de honte l'accompagnât. Mais ce qui fit principalement que Psyché crut trouver de l'esprit en elles, ce fut l'admiration qu'elles témoignèrent en la regardant. Psyché les baisa, et leur fit un petit compliment champêtre, dans lequel elle les louait de beauté et de gentillesse : à quoi elles répondirent par l'incarnat qui leur monta aussitôt aux joues.

Vous voyez mes petites-filles, dit le vieillard

à Psyché : leur mère est morte depuis six mois. Je les élève avec un aussi grand soin que si ce n'étaient pas des bergères. Le regret que j'ai, c'est que, n'ayant jamais bougé de cette montagne, elles sont incapables de vous servir. Souffrez toutefois qu'elles vous conduisent dans leur demeure : vous devez avoir besoin de repos.

Psyché ne se fit pas presser davantage : elle s'alla mettre au lit. Les deux pucelles la déshabillèrent avec cent signes d'admiration à leur mode quand elle avait la tête tournée, se faisant l'une à l'autre remarquer de l'œil fort innocemment les beautés qu'elles découvraient ; beautés capables de leur donner de l'amour, et d'en donner, s'il faut ainsi dire, à toutes les choses du monde. Psyché avait pris leur lit : couchée proprement sous du linge jonché de roses, l'odeur de ces fleurs, ou la lassitude, ou d'autres secrets dont Morphée se sert, l'assoupirent incontinent. J'ai toujours cru, et le crois encore, que le sommeil est une chose invincible. Il n'y a ni procès, ni affliction, ni amour qui tienne.

Pendant que Psyché dormait, les bergères coururent aux fruits. On lui en fit prendre à son réveil, et un peu de lait ; il n'entraît guère d'autre nourriture en ce lieu. On y vivait à peu près comme chez les premiers humains ; plus proprement, à la vérité, mais de viandes que la seule nature assaisonnait. Le vieillard couchait en une enfonçure du rocher, sans autre tapis de pied qu'un peu de mousse étendue, et sur cette mousse l'équipage du dieu Morphée. Un autre rocher plus spacieux et plus richement meublé était l'appartement des deux jeunes filles. Mille petits ouvrages de jonc et d'écorce tendre y tenaient lieu de tapisserie, des plumes d'oiseaux, des festons, des corbeilles remplies de fleurs. La porte du roc servait aussi de fenêtre, comme celles de nos balcons ; et par le moyen de l'esplanade, elle découvrait un pays fort grand, diversifié, agréable : le vieillard avait abattu les arbres qui pouvaient nuire à la vue.

Une chose m'embarrasse, c'est de vous dépeindre cette porte servant aussi de fenêtre, et semblable à celles de nos balcons, en sorte que le champêtre soit conservé. Je n'ai jamais pu savoir comment cela s'était fait. Il suffit de dire qu'il n'y avait rien de sauvage en cette habitation, et que tout l'était à l'entour.

Psyché, ayant regardé ces choses, témoignait à notre vieillard qu'elle souhaitait de l'entretenir, et le pria de s'asseoir près d'elle. Il s'en excusa sur sa qualité de simple mortel, puis il obéit. Les deux filles se retirèrent.

C'est en vain, dit notre héroïne, que vous me cachez votre véritable condition. Vous n'avez pas employé toute votre vie à pêcher, et parlez trop bien pour n'avoir jamais conversé qu'avec des poissons. Il est impossible que vous n'ayez vu le beau monde et hanté les grands, si vous n'êtes vous-même d'une naissance au-dessus de ce qui paraît à mes yeux : votre procédé, vos discours, l'éducation de vos filles, même la propreté de cette demeure, me le font juger. Je vous prie, donnez-moi conseil. Il n'y a qu'un jour que j'étais la plus heureuse femme du monde. Mon mari était amoureux de moi ; il me trouvait belle ; et ce mari c'est l'Amour. Il ne veut plus que je sois sa femme : je n'ai pu seulement obtenir de lui d'être son esclave. Vous me voyez vagabonde ; tout me fait peur ; je tremble à la moindre haleine du vent : hier je commandais au Zéphyre. J'eus à mon coucher une centaine de nymphes des plus jolies et des plus qualifiées, qui se tinrent heureuses d'une parole que je leur dis, et qui baisèrent en me quittant le bas de ma robe. Les adorations, les délices, la comédie, rien ne me manquait. Si j'eusse voulu qu'un plaisir fût venu des extrémités de la terre pour me trouver, j'eusse été incontinent satisfaite. Ma félicité était telle, que le changement des habits et celui des ameublements ne me touchait plus. J'ai perdu tous ces avantages ; et je les ai perdus par ma faute, et sans espérance de les recouvrer jamais : l'Amour me hait trop. Je ne vous demande pas si je cesserai de l'aimer, il m'est impossible ; je vous demande aussi peu si je cesserai de vivre, ce remède m'est interdit : Garde-toi, m'a dit mon mari, d'attenter contre ta vie. Voilà les termes où je suis réduite : il m'est défendu de me soustraire à la peine. C'est bien le comble du désespoir que de n'oser se désespérer. Quand je le ferai néanmoins, quelle punition y a-t-il par delà la mort ? Me conseillez-vous de traîner ma vie dans des alarmes continuelles, craignant Vénus, m'imaginant voir à tous les moments les ministres de sa fureur ? Si je tombe entre ses

mains (et je ne puis m'empêcher d'y tomber) elle me fera mille maux. Ne vaut-il pas mieux que j'aïlle en un monde où elle n'a point de pouvoir ? Mon dessein n'est pas de m'enfoncer un fer dans le sein ; les dieux me gardent de désobéir à l'Amour jusqu'à ce point-là ! mais si je refuse la nourriture, si je permets à un aspect de décharger sur moi sa colère, si par hasard je rencontre de l'aconit, et que j'en mette un peu sur ma langue, est-ce un si grand crime ? Tout au moins me doit-il être permis de me laisser mourir de tristesse.

Au nom de l'Amour le vieillard s'était levé. Quand la belle eut achevé de parler, il se prosterna ; et, la traitant de déesse, il s'allait jeter en des excuses qui n'eussent fini de longtemps, si Psyché ne les eût d'abord prévenues, et ne lui eût commandé par tous les titres qu'il voudrait lui donner, soit de belle, soit de princesse, soit de déesse, de se remettre en sa place, et de dire son sentiment avec liberté ; mais que pour le mieux il laissât ces qualités qui ne faisaient rien pour la consoler, et dont il était libéral jusqu'à l'excès.

Le vieillard savait trop bien vivre pour contester de cérémonies avec l'épouse de Cupidon. S'étant donc assis : Madame, dit-il, ou votre mari vous a communiqué l'immortalité ; et cela étant, que vous servira de vouloir mourir ? ou vous êtes encore sujette à la loi commune. Or cette loi veut deux choses : l'une, véritablement que nous mourions ; l'autre, que nous tâchions de conserver notre vie le plus longtemps qu'il nous est possible. Nous naissons également pour l'un et pour l'autre ; et l'on peut dire que l'homme a en même temps deux mouvements opposés : il court incessamment vers la mort ; il la fuit aussi incessamment. De violer cet instinct, c'est ce qui n'est pas permis. Les animaux ne le font pas. Y a-t-il rien de plus malheureux qu'un oiseau qui, ayant eu pour demeure une forêt agréable et toute la campagne des airs, se voit renfermé dans une cage d'un pied d'espace ? Cependant il ne se donne pas la mort ; il chante, au contraire, et tâche à se divertir. Les hommes ne sont pas si sages : ils se désespèrent. Regardez combien de crimes un seul crime leur fait commettre. Premièrement vous détruisez l'ouvrage du ciel ; et plus cet ouvrage est beau, plus

le crime doit être grand : jugez donc quelle serait votre faute. En second lieu, vous vous défiez de la Providence, ce qui est un autre crime. Pouvez-vous répondre de ce qui vous arrivera ? Peut-être le ciel vous réserve-t-il un bonheur plus grand que celui que vous regrettez ; peut-être vous réjouirez-vous bientôt du retour de votre mari, ou pour mieux dire de votre amant : car à son dépit je le juge tel. J'ai tant vu de ces amants échappés revenir incontinent, et faire satisfaction aux personnes qui leur avaient donné sujet de se plaindre ; j'ai tant vu de malheureux, d'un autre côté, changer de condition et desentiment, que ce serait imprudence à vous de ne pas donner à la Fortune le loisir de tourner sa roue. Outre ces raisons générales, votre mari vous a défendu d'attenter contre votre vie. Ne me proposez point pour expédient de vous laisser mourir de tristesse : c'est un détour que votre propre conscience doit condamner. J'approuverais bien plutôt que vous vous perçassiez le sein d'un poignard. Celui-ci est un crime d'un moment, qui a le premier transport pour excuse ; l'autre est une continuation de crimes que rien ne peut excuser. Qu'il n'y ait point de punition par delà la mort, je ne pense pas qu'on vous ait enseigné cette doctrine. Croyez, madame, qu'il y en a, et de particulièrement ordonnées contre ceux qui jettent leur âme au vent, et qui ne la laissent pas envoler.

Mon père, reprit Psyché, cette dernière considération fait que je me rends ; car d'espérer le retour de mon mari, il n'y a pas d'apparence : je serai réduite à ne faire de ma vie autre chose que le chercher.

Je ne le crois pas, dit le vieillard. J'ose vous répondre, au contraire, qu'il vous cherchera. Quelle joie alors aurez-vous ! Attendez du moins quelques jours en cette demeure. Vous pourrez vous y appliquer à la connaissance de vous-même et à l'étude de la sagesse ; vous y mènerez la vie que j'y mène depuis longtemps, et que j'y mène avec tant de tranquillité, que si Jupiter voulait changer de condition contre moi, je le renverrais sans délibérer.

Mais comment vous êtes-vous avisé de cette retraite ? répartit Psyché : ne vous serai-je point importune, si je vous prie de m'apprendre votre aventure ?